

PRIÈRE AU CIMETIÈRE

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ [vallée.
Et des plus hautes cimes descend une ombre épaisse dans cette
VIRGILE "églogue I."

*C'est l'heure de la nuit, heure silencieuse
Où dans le firmament brille l'étoile d'or :
Tout repose et la terre, un moment oubliée
Des mille bruits du jour, avec l'ombre s'endort.*

*Des vieux murs assombris au tertre qui s'efface,
Le marbre et le granit, émaillant le terrain,
Nous disent la mémoire et la dernière place
De ceux qui nous ont fuies et qu'on joindra demain.*

*Un vieillard au front pâle, à genoux sur la tombe
Où son enfant repose, implore le Seigneur ;
Son regard est du ciel et de ses lèvres tombe
Cet accent de tristesse, écho de sa douleur :*

*—J'ai connu de beaux jours au temps de ma jeunesse,
Mais hélas ! le bonheur n'est qu'un songe qui fuit,
Tout s'éclipse bientôt ; je passe, et la tristesse
En sombre habit de deuil me terrasse aujourd'hui.*

*Seigneur, vous qui comptez du pauvre qu'on rejette
Les soucis et les pleurs, ayez pitié de moi !
Souffrez encor, souffrez que mon âme regrette
Un être que la mort a soumis à sa loi.*

*Comme une fleur des champs que le faucheur moissonne,
Celle en qui mon espoir m'apportait du bonheur,
S'inclina sous la mort dont l'heure pour moi sonne
Et dont le dard cruel me frappe de frayeur.*

*O ma fille, soutien de ma triste vieillesse !
Déjà tu t'es enfuie à la fleur des vingt ans,
Et moi seul et sans gîte en des jours de détresse,
Je viens à toi pleurer mes douloureux instants.*

*J'ai demandé partout l'aumône d'un asile,
Nul ne me secourut, et je n'ai plus de pain ;
Je traîne languissant ma vieillesse débile,
Et de plus je succombe aux douleurs de la faim.*

*O Dieu de l'univers, Dieu de miséricorde,
Du vieillard qui vous prie entendez les accents,
Et pour tant de soupirs que votre grâce accorde
La paix au repentir, la joie aux innocents !*

*Il n'est plus, ce vieillard, qu'une ombre sur la terre
Et ses mânes unis à ceux de son enfant
Errent silencieux dans ce vieux cimetière
Qui le voyait hier errer en soupirant.*

*La corolle des fleurs, sous la brise muette,
Se penche sur ce sol qui couvre son tombeau,
Tout s'incline en ces lieux même la silhouette
Du saule qui le pleure et du plus tendre ormeau...*

*Prions à deux genoux sur ces couches funèbres,
Dieu compte les Ave que nous offrons aux morts ;
L'Ave sait adoucir leur exil de ténèbres
Et toujours la prière apaise le remords.*

*Dormez, restes mortels, dormez sous votre pierre,
Pour vos mânes bénis qui règnent dans ces lieux,
De vos amis viendront offrir une prière
A celui qui pardonne et qui commande aux cieux.*

LOUIS-JOS. DOUCET.

Lancraie, 1899.

LE VAINQUEUR DE LA MORT

CHRONIQUE DES SIÈCLES À VENIR

I

Dans les premiers jours de janvier 1999, la Tribune, de Chicago, proposa de célébrer solennellement le centenaire d'une découverte qui avait bouleversé le monde et produit d'ineffables bienfaits après avoir failli amener les plus épouvantables malheurs. L'article du journal américain rappelait succinctement les faits. Bornons-nous à le traduire dans ses parties essentielles.

On verra, par les événements qui y sont rappelés, et surtout par la surprise de la fin, que la chose en valait la peine.

"L'univers tout entier, disait la Tribune, se doit d'honorer magnifiquement l'homme qui, ayant rêvé de se substituer à Dieu pour gouverner à son gré la pluie, les orages et le beau temps, eut la gloire de trouver la

formule de son rêve et de la mettre en pratique. Si on élève des statues aux héros des massacres officiels, que fera-t-on pour celui qui dota l'humanité d'un si fécond prodige ?

"C'est le 24 juin 1999, à quatre heures du soir, que, dans une plaine de la frontière mexicaine où il n'était jamais tombé une goutte de pluie, W. Benjamin Smithson créa, dans un ciel serein, de véritables cascades, et devint, par ce fait, le dispensateur de l'abondance des récoltes et le régulateur des biens de la terre.



La quadruple masse noire se détachait, bizarre, sur l'azur intense du ciel. — Page 678, col. 3.

"L'enceinte où devait opérer le génial inventeur était située au milieu d'une plaine, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui une ville considérable, Smithsontown, ainsi nommée pour la gloire de sir Benjamin. En ce temps-là, ce pays était d'une aridité désolée. L'immense concours du peuple venu pour assister au phénomène météorologique se composait surtout des habitants de la contrée pour lesquels c'était la fortune brusquement apportée et qui n'avaient jamais subi le moindre grain.

"Un coup de canon annonça le commencement de l'expérience. Il y avait autant et plus de railleurs que de crédules. Deux ballons, d'environ 19,000 cubes de capacité et remplis, l'un d'oxygène, l'autre d'hydrogène, s'élevèrent lentement dans les airs, retenus par des câbles puissants qui devaient les laisser monter seulement à une hauteur de 2,500 pieds. Au-dessous de chaque aérostat, on voyait une très grande nacelle, aussi volumineuse que le ballon lui-même, oblongue et contenant, entassées, des outres gonflées à crever et pleines, elles aussi, de gaz oxygène et hydrogène, pris dans les nuages mêmes de l'Illinois.

Les deux globes de taffetas étaient reliés entre eux par un lien métallique faisant lui-même partie de l'appareil, dont le fil principal se déroulait à mesure que les ballons s'éloignaient du sol et les tenait en communication avec une formidable pile installée dans un vaste caveau, construit pour la circonstance.

"Planant avec une sereine majesté dans cette atmosphère paisible—le ciel était d'un bleu implacable—les deux monstres aériens montaient lentement. Un embryonnaire sentiment d'inquiétude serrait légèrement les poitrines. Cinq minutes auparavant, les quolibets pleuvaient.

"—Il ne pleuvra même que ça, disait un féroce farceur.

"Maintenant, ce scepticisme s'était volatilisé. Les allures imposantes de l'appareil intimidaient le plus grand nombre des spectateurs.

"Tout à coup, les ballons cessèrent de monter. La

quadruple masse noire se détachait, bizarre, sur l'azur intense du ciel. Les chronomètres marquaient quatre heures dans une minute, quarante-trois secondes—ce détail historique est indiscutable. W.-B.-Smithson disparut dans le caveau, d'où devait partir le dénouement. Là, il prit une petite roue à laquelle il fit subir une douzaine de tours rapides, puis il courut pour regarder les aérostats. Deux secondes s'écoulèrent, une étincelle énorme brilla, zigzaguant entre les ballons déchirés, et l'on entendit un véritable coup de tonnerre. Smithson manœuvra un petit levier, les nacelles éclatèrent à leur tour.

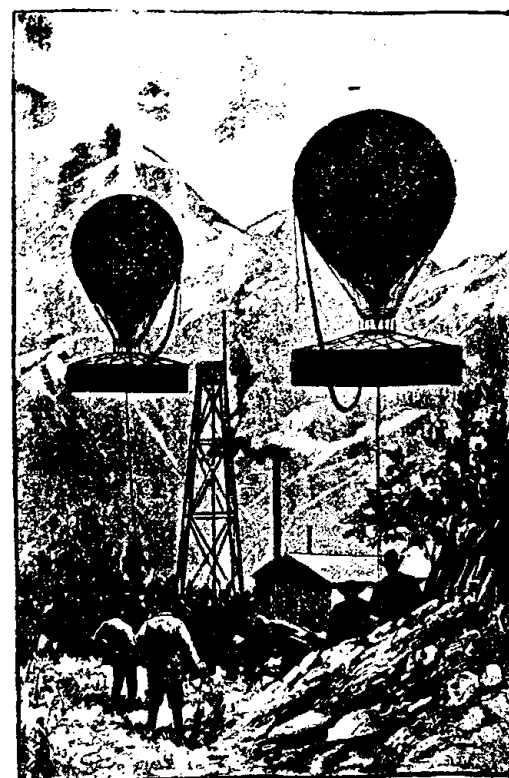
"Des vapeurs d'un noir cruel se formèrent, au milieu desquelles l'électricité faisait rage. La foudre tomba sur un groupe de voitures et tua trois personnes. Go ahead ! Le nuage qui venait de se former par la condensation du gaz s'épaissit alors si furieusement et s'étendit si rapidement vers tous les points de l'horizon, qu'une frayeur panique s'empara de la foule. On se mit à fuir de tous côtés en poussant des cris d'épouvante et des clameurs désespérées.

"—Cet homme est le diable lui-même, hurlaient les plus terrorisés.

"Bientôt, de grosses gouttes commencèrent à mouiller la terre. Les habitants du pays, ignorant l'usage du parapluie, se sauvèrent plus vite que jamais. Seuls, quelques Yankees sans peur, restèrent la bouche ouverte, le nez en l'air, émerveillés de la chose à laquelle ils assistaient. Et ce fut complet, car, en quelques minutes, l'abat d'eau prit les proportions d'une averse tropicale.

"Et pendant que la plaine buvait ces bienfaites nappes d'eau, Benjamin Smithson, ouvrant une trappe pratiquée dans la voûte de son cerveau, envoyait en l'air, à des hauteurs vertigineuses, une série d'outres semblables aux outres des nacelles, propulsées par des hélices d'une grande puissance, ce qui les portait jusqu'aux nuages, où elles éclataient à leur tour. On entendait un grondement de tonnerre et la pluie redoublait d'intensité.

"On juge du retentissement qu'obtint le succès de Sir Benjamin. En quelques heures tout l'univers connut l'éclatante nouvelle. La vieille Europe crut



Les uns voulaient la pluie, les autres le beau temps. — Page 679, col. 1.

d'abord à un gigantesque humbug, mais les détails explicatifs et les extraits de journaux arrivant de minute en minute, il fallut se rendre.

"Au reste, toutes ces choses nous sont aujourd'hui familières et paraissent si simples, qu'elles nous font l'effet d'avoir toujours existé. Nous réglons le temps selon l'intérêt général. Le ciel n'a plus de caprices. La terre non plus par conséquent, sa fécondité étant